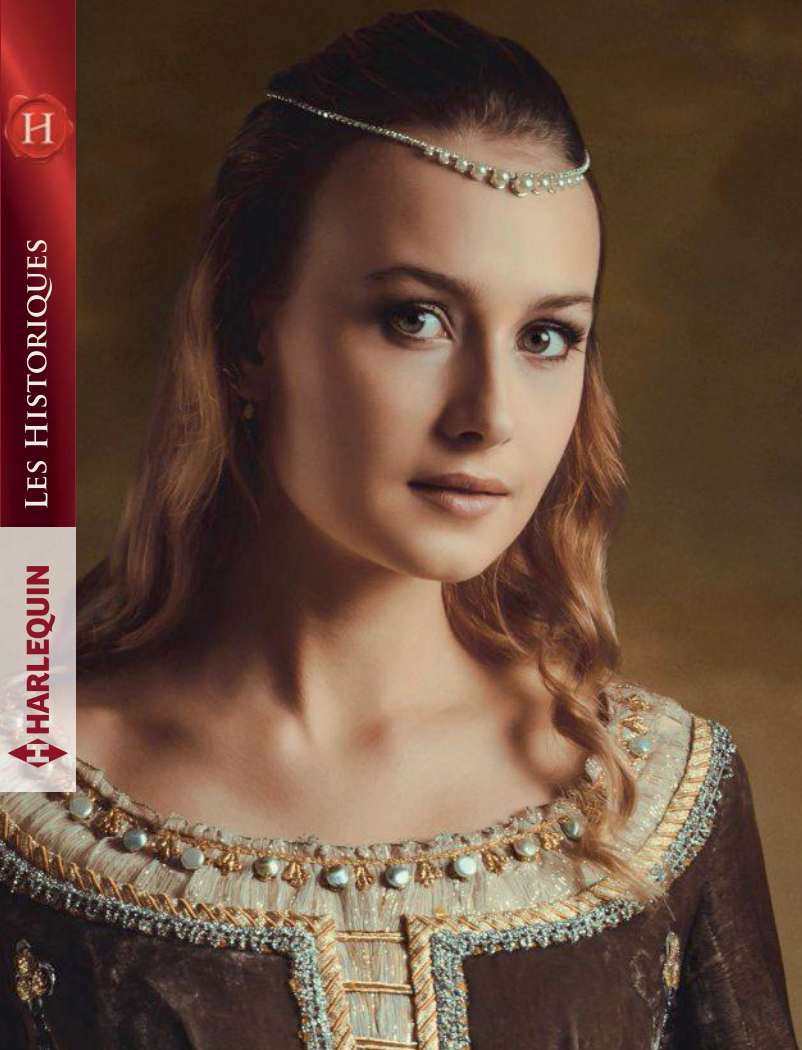


H

LES HISTORIQUES

H HARLEQUIN



Anne Herries

LA MYSTÉRIEUSE NAUFRAGÉE

À PROPOS DE L'AUTEUR

Auteur phare de la collection « Les Historiques », Anne Herries a situé plusieurs de ses romans en Angleterre médiévale, avant de s'intéresser aux coulisses de la cour élisabéthaine, puis à l'époque tumultueuse de la Régence.

ANNE HERRIES

La mystérieuse naufragée

Traduction française de
SAINT-FOLQUIN

LES HISTORIQUES

 HARLEQUIN

Collection : LES HISTORIQUES

Titre original :

HER DARK AND DANGEROUS LORD

Ce roman a déjà été publié en 2017.

© 2008, Anne Herries.

© 2017, 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Sceau : © ROYALTY FREE/FOTOLIA

Femme : © ISTOCKPHOTO/IVAN BLIZNETSOV/GETTY IMAGES/
ROYALTY FREE

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-2389-2 — ISSN 1159-5981

Chapitre 1

Stephan de Montfort contempla avec horreur le corps qui gisait sur le sol. Son amie d'enfance l'avait appelé en urgence pour lui dire qu'elle avait des documents à lui remettre, des papiers qui lui permettraient de confondre Lord Cowper et Sir Hugh Grantham, ses ennemis jurés. Hélas, Stephan n'était pas arrivé à temps au château de Goathland et le cruel Sir Hugh avait assassiné sa propre nièce, sa meilleure amie...

Stephan fut pris d'un vertige. Après plus de dix ans d'exil, il avait fallu qu'il tombe dans le piège tendu par celui dont il rêvait de se venger. Il leva les yeux vers le criminel qui le fixait de son regard froid, un sourire satisfait aux lèvres.

— En fait de bassesse et de perfidie vous m'étonnerez toujours, murmura Stephan. Vous avez tué Lady Madeleine parce qu'elle en savait trop et qu'elle avait appris mon retour d'Orient.

Sir Hugh acquiesça d'un signe, sans arrêter de sourire, à la manière d'un démon. Stephan jeta un rapide coup d'œil autour de lui, à la recherche d'un objet qui puisse lui servir d'arme. Comme il était censé être en visite chez une noble dame, il avait déposé son épée avant d'entrer chez elle, comme le voulait la coutume.

— C'est vous qui venez de tuer ma nièce, j'en suis

témoin, murmura l'assassin. Ne comptez pas sur elle pour me contredire.

Stephan resta muet de stupeur face au machiavélisme de son ennemi. Il s'en voulait tellement... Comment avait-il pu se montrer aussi imprudent ? Il aurait dû prévoir que Sir Hugh faisait espionner sa nièce. A l'intérieur même du château de Goathland, les hors-la-loi dont s'entourait Cowper pouvaient saisir le courrier, faire parler les domestiques. Mais l'heure n'était pas aux regrets. Comment combattre, sans arme ? Il n'y avait d'autre issue qu'une fenêtre largement ouverte. Tenterait-il de sauter dans la cour, au risque d'y rencontrer des gardes ? Prêt à tout, il s'en rapprocha lentement.

Grantham n'eut qu'à faire deux pas pour lui frôler la cuisse de la lame de son épée couverte de sang. Stephan esquiva le coup avant de saisir un tabouret pour tenter de repousser son assaillant. Le diable d'homme éclata de rire. Il s'amusait du bouclier dérisoire, le piquait par dérision, feignait, rompait, se fendait, faisait durer le plaisir de ce simulacre de combat avant de porter le coup fatal.

— La victoire est à moi, cette fois ! lança-t-il. Regarde bien la marque que tu m'as faite au front. Lorsque tu m'as porté ce coup, cette cicatrice me faisait honte. Je vais en être fier, à présent. Ton frère était un prétentieux, je ne l'ai pas tué sans mal, mais toi, je te tiens... Tu vas te suicider sur le corps de ta victime, comte déchu de ses droits. Tout le monde te croyait mort dans un désert. On en parlera, de ton retour. Au cœur, je vais te...

A cet instant, un vacarme épouvantable interrompit les paroles de Sir Hugh comme la porte se brisait et s'arrachait de ses gonds. En un éclair, un homme pénétra dans la pièce. Coiffé d'un turban, l'Oriental tenait d'une main la poignée d'un grand cimeterre, celle d'une épée dans l'autre.

— C'était un piège, bien sûr, je vous avais prévenu, dit-il en lançant l'épée à Stephan, qui la saisit adroitement.

Ivre de rage, Sir Hugh se précipitait déjà sur le nouveau venu.

— Chien de Sarrasin ! rugit-il. Tu vas...

L'homme leva la lame menaçante du cimetierre, la fit voler en l'air et l'abattit en biais sur Sir Hugh qui roula sur le sol jusqu'au corps de sa nièce.

— J'ai attendu derrière la porte jusqu'au dernier moment, je voulais qu'il finisse son petit discours, expliqua l'Oriental. Ce démon ne nuira plus à personne, monseigneur. Il rejoint les victimes de sa folie. Sa nièce est vengée, et je suis content d'être parvenu jusqu'à vous.

— J'aurais préféré l'exécuter moi-même, Hassan. Je te remercierai plus tard, faisons vite. L'alerte a sans doute été donnée, il faut fuir. Quand ils trouveront les deux corps...

— Les trois, monseigneur. Le garde, à la porte, voulait m'empêcher...

Sans l'écouter, Stephan écarta les débris du vantail et sortit le premier, enjambant la première victime d'Hassan. Venue du bout du corridor, une rumeur l'avertit que les gens de Sir Hugh Grantham accouraient. Il s'engouffra dans le couloir voisin, certain qu'à son habitude son fidèle compagnon le suivait comme son ombre.

S'agitant comme des pantins aux sons d'un archet sautillant, des clochettes aux poignets et aux chevilles, les saltimbanques vêtus d'habits multicolores animaient la fête dans la bonne humeur. Anne Melford soupira. Elle ne partageait pas leur enjouement. Comme chaque année, pour lui faire plaisir, sa mère allait acheter aux mercières venues de loin des coupons de tissu qui permettraient aux couturières de renouveler sa garde-robe.

Toute autre qu'elle se serait réjouie d'une si constante générosité. Mais depuis le mariage de sa sœur, Catherine, deux années auparavant, elle se morfondait au manoir. C'était à désespérer. Quand donc viendrait le jour où elle

serait présentée à la cour, pour y trouver le mari de ses rêves ? Il en avait été question l'année précédente, mais un deuil, celui d'un vieil oncle presque centenaire, avait contraint toute la famille à renoncer pour un temps aux mondanités. Déjà âgée de seize ans, elle était encore célibataire, et même pas fiancée, alors que depuis le mariage de Catherine elle rêvait de prendre époux.

Dans le temps, elle s'était entichée de Will Shearer. Elle avait même craint que sa sœur ne jette son dévolu sur l'élégant garçon, mais s'était sentie soulagée en assistant au mariage de Catherine avec Andrew, comte de Gifford.

Pour le moment, elle se trouvait un peu désespérée, puisque ce Will sur lequel elle avait jeté son dévolu venait d'épouser sa maîtresse, une simple roturière, alors qu'elle s'était persuadée qu'il finirait par s'intéresser à elle. Quel ennui ! Allait-elle demeurer toute sa vie chez ses parents ? Se trouvait-elle condamnée au célibat, devait-elle se résigner à devenir une vieille demoiselle ?

Comme elle traversait le terrain communal, deux cavaliers hors du commun attirèrent son attention. Le plus pittoresque était vêtu de tissus amples et souples, il s'était enveloppé la tête d'une sorte de large ruban dont les circonvolutions s'entrecroisaient, et qui dissimulait sa bouche et son menton. On ne voyait que ses yeux noirs et son nez assez fort, sombre comme du noyer ciré, tout comme ses mains qui tenaient les rênes.

L'autre cavalier portait un habit de gentilhomme, mais d'un style trop original pour qu'il soit l'œuvre d'un tailleur anglais. Les traits bien dessinés, l'allure fière et conquérante, il se remarquait surtout par l'azur de ses yeux, aussi pur que celui d'un ciel sans nuages, par un beau jour d'été. Sans doute victime d'un aléa fréquent au cours d'un long voyage, il n'avait pas encore eu l'occasion de se changer, car une large tache sombre souillait le bas de sa tunique et le haut de ses chausses.

Anne s'aperçut soudain que, prévenu peut-être par

l'insistance du regard qu'elle portait sur lui, il lui rendait la pareille en la fixant droit dans les yeux, les sourcils froncés, d'une façon si brutale qu'elle en éprouva un choc. Qu'avait-elle fait pour mériter un tel traitement, pour susciter pareille hostilité ? Toute tremblante, elle se hâta de reprendre son chemin. Fort heureusement, ces étrangers n'étaient que de passage. A quoi bon s'en préoccuper ?

Pour chasser leur image de ses pensées, il lui suffit d'admirer les prés qu'elle traversait pour rentrer chez elle. Parsemée de fleurs sauvages, l'herbe était déjà haute. La fenaison n'aurait lieu que dans quelques semaines. En voyant de loin qu'une certaine agitation régnait dans la cour d'honneur du manoir, elle pressa le pas, et son cœur battit lorsqu'elle reconnut la silhouette de son frère aîné, de son cher Harry. On l'appelait Sir Harry désormais, puisque le roi venait de l'élever au grade de chevalier. Retenu par ses obligations à la cour, il n'était pas venu rendre visite à sa famille depuis plus de six mois.

Oubliant soudain ses tristes pensées pour se laisser emporter par l'allégresse, Anne rassembla d'une main les pans de sa robe et se mit à courir, sans se soucier de découvrir ses chevilles, puisque personne ne la regardait.

Elle était très jolie. Plus claire à la belle saison, sa chevelure avait à présent la blondeur des blés mûrs. A en croire ses frères, ses yeux bleu-vert s'assombrissaient dans ses moments d'humeur, comme le font ceux des chats, auxquels ils la comparaient volontiers. Mince, fouguese, pleine d'ardeur, il lui fallait souvent contenir son caractère bouillonnant pour ne pas faire de peine à sa mère.

— Harry ! cria-t-elle en entrant dans la cour.

— Anne !

Son frère se tourna vers elle, les bras tendus, un sourire chaleureux aux lèvres. En six mois, il avait acquis de l'assurance, son allure était celle d'un homme d'autorité, d'un adulte que ses responsabilités éloignent nécessairement du cocon familial.

— A chacune de mes visites, tu me sembles de plus en plus séduisante, dit-il en l'embrassant sur la joue avant de la serrer dans ses bras.

— Comme tes visites sont de plus en plus rares, j'en déduis que mes progrès sont plutôt lents, répliqua-t-elle en riant. Tu passes le temps dans le grand monde, tes hautes fonctions te retiennent loin de nous. Hier encore, maman nous disait qu'elle désespérait de te voir t'installer. Tu sais qu'elle rêve de devenir grand-mère.

— Eh bien, les nouvelles que je vous apporte ne manqueront pas de l'enchanter. Je te le dis en confidence, à toi la première ; j'ai pris la décision de me marier. Avec ma femme, nous vivrons quelque temps à la cour, selon l'usage, mais dès que nous aurons des enfants, elle souhaite que nous nous retirions à la campagne, sur les terres dont je suis propriétaire depuis presque un mois. Tout le monde se réjouira d'apprendre que mon domaine ne se trouve qu'à sept lieues d'ici.

— Quel bonheur ! Nous nous verrons souvent. Tu vas donc te marier, Harry, j'en suis bien contente.

Son frère l'enveloppa de son regard tendre. Il avait l'air ému et, soudain, Anne fut prise d'un élan de mélancolie.

— Tu te maries, j'en suis bien contente en effet, mais moi, je ne suis même pas encore fiancée.

— Ne compte pas sur moi pour te plaindre, dit-il après avoir ri. A ton âge, toutes les espérances te sont permises. Je parie que père te présentera à la cour avant la fin de l'année.

Elle le prit par le bras et l'emmena jusqu'au perron, déjà rassérénée. Dans la cour, la douzaine d'hommes d'escorte qui accompagnaient Harry confiaient leurs montures aux palefreniers, pendant que les valets déchargeaient la carriole des malles et des bagages.

Dotée d'une insatiable curiosité, Anne voulait en apprendre davantage.

— Ta fiancée, qui est-elle et d'où vient-elle ? demanda-t-elle. J'aimerais bien le savoir avant tout le monde.

L'air moqueur, il la regarda de haut. En levant les yeux vers son visage, Anne admira son allure et sa prestance. Son frère ne manquait pas de charme.

— Nos fiançailles ne sont pas encore célébrées, mais j'ai bon espoir. Elle est française et se nomme Claire de Saint Sauveur. Nous ne nous sommes encore rencontrés que trois fois. La première au cours d'un bal, et les deux autres à Paris, où sa famille s'était déplacée alors que je m'y trouvais en mission. Le château de Saint Sauveur se trouve sur une rive de la Douve, en Normandie. Je dois m'y rendre incessamment pour demander au comte la main de sa fille.

Anne s'étonna. Jamais personne dans la famille n'avait épousé une étrangère.

— Elle est donc française ? Il faut qu'elle soit très jolie pour t'avoir séduit !

— Claire est très belle, ses cheveux sont blonds et dorés comme les tiens, mais ses yeux ont la couleur du myosotis. Elle est toujours d'humeur égale, pleine de douceur, et je l'aime de tout mon cœur. J'espère bien qu'elle acceptera de quitter son pays pour venir vivre en Angleterre, mais je ne suis pas certain de mériter ce sacrifice.

— Si elle t'aime, ce ne sera pas un sacrifice, déclara sa sœur avec autorité. Si j'avais un fiancé, et si j'en étais amoureuse, je le suivrais partout.

— En ce point, Claire ne te ressemble pas. Elle n'a pas ton audace, que dis-je, ta témérité, et je m'en trouve bien heureux, si tu veux le savoir.

— Tu as raison. Pourquoi lui faudrait-il de l'audace, puisqu'elle a déjà conquis le plus beau garçon du monde, le meilleur parti qui se puisse trouver ?

Harry ne prit pas la peine de lui répondre. Son visage était devenu grave comme on percevait des bruits de voix,

dans le salon. La famille avait été réunie. L'heure n'était plus à la plaisanterie.

— Il faut faire halte et panser votre blessure, elle a encore saigné, dit Hassan.

Stephan, qui supportait en silence la douleur mais se sentait en effet épuisé, subit ce conseil comme un reproche. Hassan pouvait bien être un Sarrasin, un infidèle, il n'existait pas dans la chrétienté d'ami plus sûr que cet ancien esclave. Depuis que Stephan de Montfort l'avait libéré des griffes de son maître, ils ne s'étaient pas quittés, courant le monde ensemble, tous deux mercenaires, liés l'un à l'autre par une indéfectible amitié.

— J'ai connu pire, maugréa-t-il. Tu m'as sauvé la vie, encore une fois.

Hassan sourit de toutes ses dents, dont sa peau bistrée faisait ressortir la blancheur.

— Chacun son tour, milord. L'Angleterre ne vous porte pas chance. Vous y revenez pour la première fois depuis une éternité, tout content de retrouver une fille que vous avez connue enfant, et vous la voyez mourir.

Les sourcils froncés, Stephan se souvint avec amertume des espoirs qu'avait fait naître en lui le message envoyé par Lady Madeleine. Un an à peine après son retour d'Orient, installé depuis peu dans son château de Montaigu, il avait été heureux de trouver une complice qui pourrait l'aider à exercer sa vengeance. Il ne l'avait rencontrée chez elle, à Goathland, qu'à l'instant de sa mort. Par un surcroît de cruauté, Grantham avait attendu qu'il entre dans la pièce pour frapper la malheureuse. Le cri qu'elle avait poussé au moment même où l'épée la frappait résonnait encore à ses oreilles.

— Grâce à toi, nous n'avons plus rien à craindre de Sir Hugh, dit-il. Mais son cousin Cowper a désormais une raison supplémentaire de me haïr.

Il mit son cheval au pas et le mena à l'ombre, au bord du chemin.

— Il est vraiment dommage que le roi ait refusé de vous donner audience, dit Hassan en mettant comme lui pied à terre. Vous auriez pu lui faire savoir quel fou, quel criminel est devenu Cowper.

— Quand mon père m'a déshérité, j'ai juré de quitter l'Angleterre sans espoir de retour. Jamais je ne lui pardonnerai d'avoir fait confiance à Cowper, d'avoir prêté foi à ses mensonges, à ses calomnies. Et voilà que j'apprends qu'il a fait de ce traître son légataire universel. S'il me reste son titre, c'est uniquement parce que le droit féodal l'empêche de m'en priver, mais j'ai tout perdu de mes terres, de ma demeure, maintenant qu'il n'est plus. J'aurais pu l'empêcher de se laisser duper, en me rapprochant plus tôt de lui. Cowper l'a dépouillé de tous ses biens, de sa fortune...

Son fidèle compagnon hochait la tête en l'écoutant.

— Lord Cowper a bien profité de la faiblesse de Lord William, acquiesça-t-il. Vous vous souvenez du témoignage de son intendant ? Le pauvre homme ! On l'a accusé à tort et chassé comme un gueux !

— Alors qu'en vingt ans de service Edmond n'avait rien volé, pas même un quignon de pain, dit Stephan. Il reste que je suis la principale victime du criminel. Pour m'abattre, il est parvenu à faire croire à mon père que j'avais assassiné mon frère, de sang-froid. C'est bien moi qui ai trouvé dans le sous-bois son cadavre, égorgé, les mains liées. Je savais que Sir Hugh était son meurtrier, à moins que ça n'ait été Cowper en personne. Mais comme, ce matin-là, Gervais et moi nous étions violemment disputés, mon père a trouvé bon de me déclarer coupable. C'est alors qu'il m'a déshérité et condamné à l'exil, sous peine de me remettre à la justice du roi. S'il se faisait une telle idée de son fils aîné, pourquoi aurait-il écouté les protestations d'un intendant ?

Tandis qu'il parlait, les muscles de sa mâchoire se crispaient tant l'injustice qu'il avait subie l'emplissait d'une rancœur permanente, qui lui faisait mal. A l'époque, lorsqu'il avait quitté Bellfield, le château familial situé aux confins de la forêt de Sherwood, il n'avait emporté qu'un cheval et son épée. Au port le plus proche, il y avait un trois-mâts en partance. Stephan y avait vu un signe et avait saisi l'occasion de ne pas demeurer un jour de plus dans son pays natal.

Débarqué en Espagne, il y avait entamé une carrière de mercenaire qui, de succès en succès, s'était révélée fructueuse. Du Levant jusqu'en Arabie, il s'était mis au service des princes, des négociants et des riches caravanners. Fortune faite, il n'était rentré en Angleterre que dans l'espoir de se réconcilier avec son père, après une si longue absence. Il avait appris en même temps que le comte était décédé et que Cowper était désormais propriétaire du domaine qui aurait dû lui revenir.

Le roi Henry avait refusé de lui accorder une audience. Sa réputation de mercenaire l'ayant précédé, nul ne souhaitait entendre ses revendications, d'autant que Cowper était bel et bien propriétaire du domaine contesté grâce à un document en bonne et due forme, certifié authentique par un aristocrate irréprochable et hors de tout soupçon qui n'était autre que Sir Hugh Grantham.

Spolié par Cowper et Grantham, Stephan ne se trouvait pas pour autant démuné. En mettant pendant quelques mois ses talents à la disposition du roi de France, il avait obtenu l'autorisation d'acquérir un vaste domaine qui appartenait à la couronne, celui de la marquise de Montaigu, décédée sans héritiers.

Stephan secoua la tête pour chasser ces souvenirs de son esprit. Assis dans l'herbe, le dos appuyé à un tronc, il se tenait immobile tandis qu'Hassan examinait sa plaie et la soignait à l'aide des baumes et des remèdes ramenés d'Orient. Ils n'étaient pas sortis sans peine du château de

Goathland. Il leur avait fallu se défaire de plusieurs gardes, et l'un d'eux l'avait blessé au flanc gauche.

— Voilà qui devrait tenir pendant quelques heures, dit son compagnon en achevant de fixer le pansement. Mais un médecin ferait bien mieux. Il faut en trouver un.

— Un médecin anglais ? Je ne leur fais pas confiance. Nous allons rentrer en France, Hassan. Ali me soignera.

— Nous ne serons donc venus dans le pays de vos ancêtres que pour en repartir aussitôt ?

— Notre passage à Goathland va provoquer un scandale d'autant plus grand que personne ne pourra expliquer aux autorités le fin mot de l'histoire. Passe encore pour les gardes qui ont voulu nous résister. Mais la mort violente d'un gentilhomme et celle de sa nièce vont créer l'indignation. Quand Cowper apprendra la mort de Grantham, il va se terrer chez lui, ou plutôt chez moi, à Bellfield. Je ne peux aller le défier. Pour lui faire payer ses crimes, il faut que je trouve le moyen de prouver sa culpabilité, avec d'autres documents, puisque ceux que m'avait promis Madeleine ont sûrement été détruits par Grantham. Et puis j'ai besoin de trouver à la cour un familier du roi, qui veuille bien m'écouter. Si cette fois j'obtiens une audience, si on me laisse la possibilité de présenter mes preuves, alors je n'aurai plus rien à craindre.

Ce projet ne semblait pas déplaire à Hassan, qui l'approuva avec empressement.

— Alors nous devons gagner la côte et rentrer en Normandie, conclut-il. Vous passerez votre convalescence à Montaigu en préparant votre affaire, et nous trouverons bien un moyen de prendre notre revanche.

— C'est pour me mettre en paix avec la mémoire de mon père que je veux faire justice, dit pensivement Stephan de Montfort. Aussi longtemps que je n'y serai pas parvenu, il hantera mes rêves. Sir Hugh est mort. Reste Cowper. Par tout ce que j'ai de plus cher, je jure d'en débarrasser le monde. En route, maintenant.

Anne hésita avant de signaler sa présence. Depuis plus d'une heure, leur père et Harry étaient en grande conversation. Rien ne pouvait satisfaire davantage Lord Melford que les projets matrimoniaux de son fils. Mais comment avait-il réagi en apprenant que l'heureuse élue n'était pas une Anglaise ? Anne ne tarderait plus à le savoir à présent.

Elle frappa à la porte et pénétra dans la pièce lorsque son père lui en donna l'autorisation à travers l'épais panneau de bois. Lord Melford accueillit sa fille en haussant exagérément les sourcils, comme s'il s'étonnait de sa présence alors qu'il connaissait très bien la curiosité légendaire de sa fille.

— Ta mère t'envoie nous dire qu'il est temps de passer à table, je suppose ?

— Oui, père. Le dîner est prêt, et mère serait heureuse d'entendre la voix d'Harry.

— En d'autres termes, elle me reproche de l'avoir trop longtemps accaparé. Il ne sera pas dit que nous ayons fait attendre Lady Melford une minute de plus. En lui faisant l'éloge de la jolie fille qui a retenu ton attention, tu vas la rendre si heureuse qu'elle oubliera de me gourmander, mon cher Harry.

Anne se sentit aussitôt rassurée. Rien ne l'aurait davantage attristée qu'une objection au projet de son frère, après ce qu'il lui avait confié dès son arrivée.

Au lieu de sortir de sa chambre comme il venait de l'annoncer, son père s'attarda à la contempler d'un air entendu.

— En ce qui te concerne, jeune fille, ton frère m'a fait une proposition à laquelle je suis favorable, à condition que ta mère y donne son accord.

— Une proposition ? Laquelle ?

— Il s'agirait d'accompagner ton frère chez le comte de Saint Sauveur. Harry doit lui demander la main de sa

filles. Dans le meilleur des cas, l'heureuse élue pourrait revenir avec vous, pour nous être présentée.

Sous le coup de la surprise, Anne resta d'abord muette, l'émotion lui coupant le souffle.

— En France ? balbutia-t-elle. C'est vrai, Harry ? Tu veux bien que je parte avec toi ?

— Par pur intérêt, dit son frère en souriant. Je me suis dit que si les parents de Claire me voient arriver en compagnie d'une personne de ma famille, d'une jeune fille qui ne pense et ne dit que du bien de moi, ils se trouveront rassurés sur mon compte et n'auront pas le cœur de m'éconduire.

— Oh merci, Harry ! Comme tu es gentil avec moi ! Ce voyage... Je n'aurais pas osé en rêver.

Lord Melford fronça un peu les sourcils pour tempérer l'enthousiasme de sa fille tout en lui souriant avec indulgence.

— Avant de te réjouir, attends que ta mère ait dit oui, conseilla-t-il sur un ton qui n'impliquait aucune inquiétude sur le résultat de la consultation. Si ce deuil n'était venu contrarier mes projets, tu aurais déjà fait ton entrée dans le monde, Anne. Tu as besoin de vivre des expériences nouvelles, de découvrir une autre atmosphère que celle du village. Nous nous félicitons de n'avoir que de bons voisins, mais autour de nous les prétendants possibles se font rares. A votre retour de France, Harry va passer par Londres. Il vous présentera à la cour, sa fiancée et toi. Une fois avertis de votre présence, nous irons vous y chercher, votre mère et moi. Et nous rentrerons tous ensemble au manoir. A l'occasion du mariage, je vous promets une grande fête !

Radieuse, le cœur empli de joie, Anne avait peine à mesurer l'étendue de son bonheur. Elle rêvait de se rendre à Londres, et voilà qu'elle y séjournerait à son retour de France, le pays qui sollicitait si fortement son imagination tant, jusqu'à présent, il lui avait semblé inaccessible. Harry lui avait raconté quelques anecdotes qui concernaient toutes

la vie à la cour. Mais elle avait encore tout à découvrir des paysages et des habitants. Comme elle était contente d'avoir appris le français !

— J'ai le meilleur des pères et le meilleur des frères du monde ! s'écria-t-elle. Harry, tu es un amour !

— C'est à Claire qu'il faut le dire, je ne t'emmène que pour cela. Profite de la foire du village pour acheter du tissu et mets les couturières au travail, il te faudra de nouveaux atours, le temps presse.

— Quand partons-nous ?

— Dans trois jours. Henry m'a permis de prolonger mon séjour en France. Ce mariage ne lui déplait pas, au contraire, puisqu'il sert ses projets. Mais il souhaite me revoir dans un délai raisonnable. Plus tôt nous partirons, plus vite nous serons revenus. Il me reste à espérer que le comte ne me refusera pas la main de sa fille, et qu'elle voudra bien m'épouser.

— Quand elle saura tout le bien que je pense de toi, elle se jettera dans tes bras !

Le lendemain après-midi, en revenant de la foire, on apprit qu'un double meurtre avait été commis au château de Goathland, près de Shrewsbury.

— Lady Madeleine Grantham et son oncle ont été sauvagement assassinés, annonça Lord Melford à toute la famille réunie. Les hommes de Sir Hughont essayé d'arrêter les auteurs du crime et en ont blessé un, mais malheureusement les deux forbans sont parvenus à s'échapper.

— C'est épouvantable ! s'exclama Lady Melissa. Cela s'est passé quand ?

— Avant-hier.

— On sait qui sont les coupables, on connaît leurs noms ?

— Je ne le crois pas. Il semble que l'un est un Oriental au teint sombre. L'autre pourrait être un Espagnol ou un

Français, parce qu'il n'a pas l'allure des gens de chez nous, mais cela ne veut rien dire, naturellement.

— Sir Hugh était un personnage assez déplaisant, dit Melissa, mais le décès de Lady Madeleine me chagrine. Quelle horreur !

— A mon avis, avança Lord Melford, ce sont des voleurs de passage. Personne dans la région ne correspond à la description qu'on en fait, et personne n'est susceptible d'avoir commis pareil forfait.

Anne se souvint alors des deux étrangers qu'elle avait aperçus, la veille. Devait-elle en parler à son père ? Dans le doute, elle se résolut à ne rien dire. A supposer qu'ils aient été les assassins, ils étaient loin, à présent, et rien ne laissait penser qu'ils venaient de Shrewsbury. Il valait mieux qu'elle se taise. Ceux qui auraient l'idée de les poursuivre et de les arrêter risqueraient leur vie. Il ne fallait pas que des supputations hasardeuses viennent troubler la quiétude du moment présent.

En travaillant jour et nuit, les couturières avaient livré leur ouvrage dans le délai prescrit. Anne ne porterait la plus prestigieuse de leurs créations, de soie émeraude relevée de broderies, que le jour de son arrivée chez le comte de Saint Sauveur. Rangée avec ses autres atours dans la malle qui contenait tous les petits trésors qu'elle voulait emmener sur le continent, la belle robe était partie avec le reste des bagages dans le chariot qui précédait les voyageurs au port d'embarquement.

Au comble de l'excitation, Anne n'en finissait pas d'êtreindre sa mère, au moment de se dire au revoir. Elle allait pour la première fois voyager loin de chez elle, avec son frère, homme d'importance, être reçue dans le monde et y faire ses premiers pas, avant de connaître au retour les fastes du palais de Westminster. Pouvait-on rêver expédition plus merveilleuse, plus enthousiasmante ?

Et puis sa bonne étoile la mettrait peut-être en présence d'un prétendant avenant... Les Français ne jouissaient-ils pas d'une flatteuse réputation, dans les histoires que se racontaient les bonnes ?

— Suis les conseils de ton frère et n'oublie pas de bien te tenir, dit Melissa en embrassant pour la dixième fois Anne sur la joue. Tu as un cœur d'or, je le sais, mais tu es tellement impulsive !

— Je vous promets de faire très attention et de ne rien commettre qui puisse vous faire de la peine, à père ou à vous, dit Anne avec un sérieux qui ne lui était pas habituel.

En s'éloignant de sa mère pour la première fois de son existence elle éprouvait un déchirement qu'elle n'avait pas prévu. Sa présence à ses côtés lui manquerait cruellement.

— Je sais que malgré ta jeunesse tu aimerais te marier sans trop attendre, mais sois raisonnable, et ne donne pas ton cœur au premier venu, insista Lady Melford. J'ai eu la chance de rencontrer ton père, et Catherine a trouvé avec Andrew le mari idéal. Je te souhaite de connaître toi aussi le bonheur dans le mariage, ma chérie.

— Faites-moi confiance, mère. Vous m'avez donné l'exemple, je le suivrai.

Le valet d'écurie qui tenait son cheval par la bride mit le genou à terre et lui offrit son poing, pour l'aider à se mettre en selle. Anne vit qu'il venait de recevoir un ordre discret donné par Harry, qui l'attendait. Les yeux humides, elle étreignit encore une fois sa mère, obéit à l'invitation qui lui était faite et ne se retourna pour lui faire un dernier signe de la main qu'au moment où elle rejoignit les cavaliers.

La grande aventure commençait.

Pour la première fois de sa vie, Anne venait de passer la nuit dans une auberge, où Harry avait ses habitudes, à en juger par la chaleur de l'accueil qui lui était fait. Tout

l'étonnait. Encore si proche du manoir familial, elle faisait déjà des découvertes. La petite chambre qu'elle occupait lui semblait d'autant plus pittoresque qu'elle n'en avait jamais vu d'autre que la sienne.

Levée tôt, elle se mit à la fenêtre pour observer l'animation qui régnait dans la cour, où s'affairaient palefreniers, valets et servantes. Deux clients quittaient déjà les lieux, salués par le chef d'écurie. Avec un temps de retard, car elle les avait chassés de son esprit, elle reconnut les deux cavaliers qui avaient traversé le village, quelques jours auparavant. L'Oriental se remarquait à son teint et à sa mise. Celui dont le regard lui avait paru incisif et hostile était proprement vêtu, cette fois.

Étaient-ils de dangereux assassins ? A la pensée qu'elle venait de dormir sous le même toit que ces personnages hors du commun, Anne se sentit parcourue d'un frisson. N'auraient-ils pas pu la tuer, pendant la nuit ?

Elle se reprit aussitôt. A force de vagabonder, son imagination finirait par la rendre folle. Elle était bien vivante, et la bonne humeur qui régnait alentour excluait l'existence d'un nouveau drame. Ces voyageurs pouvaient être parfaitement innocents. On les remarquait, sans doute, et à elle seule leur originalité les exposait à la suspicion. Anne se félicitait de n'avoir fait part à personne de ses premières impressions.

Au cours du petit déjeuner, pris avec son frère, elle remarqua combien l'ambiance était chaleureuse et amicale autour d'eux. Aucun crime n'avait été perpétré pendant la nuit, elle se trouvait en bonne compagnie, et la journée commençait bien.

Quand la dernière étape s'acheva, au soir du troisième jour, Anne se réjouit de mettre pied à terre. Elle n'avait pas l'habitude de parcourir de si longs trajets à cheval, et sans en avoir rien dit à son frère, elle se sentait bien lasse.

Elle avait hâte de se reposer. Du navire qui ferait voile le lendemain, on ne voyait depuis sa fenêtre que les mâts, dans la pénombre du crépuscule. Malgré sa fatigue, c'est dans un état de notable excitation qu'elle alla se coucher. Jamais elle n'avait voyagé en mer. L'aventure se poursuivait, de plus en plus excitante.

Le lendemain matin, elle était prête et déjà habillée quand Harry vint frapper à sa porte pour la réveiller. Une journée merveilleuse s'annonçait. Après la fatigue des longues chevauchées, un repos bienvenu viendrait s'ajouter au bonheur de contempler la mer.

Elle se serait volontiers attardée devant le spectacle de l'extraordinaire animation qui régnait sur le quai, sur le pont et le gréement du trois-mâts et jusqu'à la sortie du port, où des chaloupes chargées de rameurs s'apprêtaient à remorquer le gros navire, qui se nommait *Victory*, jusqu'à sortie de la rade. Debout sur les vergues, les gabiers déferleraient les voiles quand le moment serait venu de prendre le vent.

Mais une fois franchie la passerelle, elle fut déçue de se voir contrainte à descendre, comme tous les passagers, dans la cabine étroite et mal aérée qui serait la sienne pendant la traversée. Elle ne put assister à l'appareillage, n'entendit que les coups de sifflet qui réglaient la manœuvre, et ne sut que l'on se trouvait en mer qu'au moment où le plancher sembla se dérober sous ses pieds, puis la soulever avec force. Harry l'avait avertie de ce phénomène, qui ne lui causa aucun malaise, comme elle aurait pu le craindre.

Il fallut attendre encore un long moment avant que les passagers soient autorisés à monter prendre l'air. Quand son frère, la tenant par la main, la conduisit jusqu'au bastingage, ce fut comme un éblouissement. Vu de loin, le rivage offrait un spectacle splendide, presque irréel. Le

ciel était tout bleu, et la brise faisait comme une musique en gonflant les voiles largement déployées.

— Après le confinement dans cette petite cabine, le contraste est presque trop violent, murmura-t-elle.

— La navigation n'est sûre qu'à condition de prendre toutes sortes de précautions, rappela Harry. A terre, une chute ou un choc sont souvent sans gravité. En mer, la moindre négligence peut être mortelle. La plupart des cordages que tu vois au-dessus de nos têtes étaient enroulés sur le pont, tout à l'heure. Quand ils se tendent, ils peuvent jeter un homme à la mer. S'ils se rompent, ils s'abattent en claquant, comme des tranchoirs. Tu dois te montrer prudente, Anne. S'il t'arrivait malheur, mère ne me le pardonnerait jamais.

Il parlait si sérieusement qu'Anne faillit s'attendrir.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? s'écria-t-elle gaiement. Il fait très beau et j'ai la chance de voyager en mer, grâce à toi, Harry. Rien ne manque à mon bonheur !

Comment le temps pouvait-il se modifier si vite ? Tout bleu au moment du départ, le ciel s'encombrait à présent de nuages, bientôt si nombreux qu'ils ne faisaient plus qu'une masse grise et menaçante. A la fin de l'après-midi, la force du vent était telle qu'il fallut carguer plusieurs voiles pour éviter qu'une vergue ou un mât ne se brisent. Le navire roulait et tanguait sur les vagues de plus en plus hautes. Anne s'enchantait de ce spectacle grandiose, d'autant plus librement qu'elle ne souffrait pas du mal de mer.

Tous les passagers n'avaient pas cette chance. Certains s'étaient cramponnés au bastingage pour se vider l'estomac et, bientôt, Anne et Harry furent les seuls à ne pas s'être réfugiés dans leurs cabines. Des vagues éclaboussaient le pont. Seuls les matelots de service à la manœuvre étaient encore visibles.

— Il me semble prudent de descendre nous mettre à l'abri, suggéra Harry.

De la tête, Anne fit un signe de dénégation. L'air lui fouettait le visage, elle avait sur les lèvres le goût salé de l'eau de mer, elle débordait d'enthousiasme. Son frère devait comprendre son sentiment car il laissa échapper un rire plein de tendresse face à son obstination.

Le sifflement du vent, le ronflement des vagues et les grincements du navire ballotté par les flots la contraignirent à crier à l'oreille de son frère, pour se faire entendre.

— Si je descendais dans cette cabine, je serais affreusement malade ! J'aime tant le grand air !

Une vague énorme apparut soudain à l'horizon.

— Il faut descendre ! cria-t-il à son tour en l'étreignant de toutes ses forces.

Frappé par le travers, le navire sembla s'immobiliser sous le choc et se mit à s'incliner. Un tonneau arrimé au pied d'un mât se détacha et roula vers eux. Harry poussa Anne hors de sa trajectoire, mais la corde rompue s'emmêla dans ses jambes et le fit tomber. Sans pouvoir se relever, il glissa vers le bord, si vite qu'il semblait devoir tomber à l'eau. Affolée, Anne se précipita.

— Harry ! hurla-t-elle, Harry !

Il agrippa un anneau de fer et releva la tête. Une seconde vague déferlait. La coque craqua de plus belle sans se redresser. Privée de tout point d'appui, Anne perdit l'équilibre. En se brisant, la vague énorme balaya le pont et l'emporta, bien au-dessus du bastingage.

Ivre de désespoir, Harry se cramponnait à la rambarde, criait au secours, scrutait l'eau noire où flottaient quantité de débris arrachés au navire, dont un mât s'était brisé.

— Anne, Anne !

— Prenez cette corde et descendez ! lui ordonna un matelot armé d'une hache qui lui mit en main une corde en le saisissant brutalement par le bras. Un passager à la

mer, ça suffit ! J'ai tout vu, il n'y a rien à faire, elle est déjà morte, la fille !

— Non, ce n'est pas possible... Ma sœur n'est pas... Il faut la retrouver ! Mes parents... Non, non ! Je vais la chercher !

Il leva la jambe pour poser le pied sur la rambarde et sauter à l'eau, mais n'eut pas le temps d'achever son geste. Frappé à la nuque par le manche de la hache, il s'écroula sur le pont. Un matelot qui passait aida son camarade à traîner le corps inerte jusqu'à l'escalier d'écouille.

La tempête s'était achevée aussi vite qu'elle avait surgi. Drossé vers le sud, le bateau français, qui ne portait pas de nom, s'était mis à l'abri dans un port de pêcheurs, au pied d'une falaise. Après la tourmente, il faisait maintenant voile vers la Normandie. Hassan se tenait à la proue, impatient d'apercevoir la côte française. Il fut l'un des premiers à apercevoir l'amas de débris qui flottaient sur la mer, encore agitée. Tout laissait penser qu'un navire avait sombré.

Il lui suffit d'alerter l'équipage pour que tous les hommes viennent l'entourer. De quelque pays qu'ils viennent, les marins s'émeuvent toujours d'un naufrage. La tempête était forcément responsable de la catastrophe puisque, parmi tout ce qui flottait au hasard, la principale épave était celle d'un mât brisé. Aux quelques vergues qui lui restaient se trouvaient encore attachés des morceaux de voile.

Le rassemblement qui s'était formé autour d'Hassan attira l'attention de Stephan, qui se trouvait sur la dunette. Il observa lui aussi le triste spectacle. Sa position élevée lui permit d'apercevoir un corps à demi nu enchevêtré dans des cordages qui le retenaient au mât.

— Un homme à la mer droit devant ! cria-t-il en dévalant l'échelle.

Alertés par sa découverte, les hommes attachaient déjà

la chaloupe à ses palans, pendant que les gabiers carguaient les voiles pour ralentir la progression du navire. Ils savaient bien qu'ils ne ramèneraient qu'un corps sans vie. Au moins le naufragé ne serait-il rendu à la mer qu'après avoir reçu les honneurs de la cérémonie traditionnelle. Tous les jours exposés à disparaître eux aussi, ils attachaient à ce rite une grande importance.

D'autorité, Stephan et Hassan furent les premiers à descendre dans la chaloupe. Six rameurs les suivirent. En quelques minutes, on fut à proximité du corps, et chacun retint son souffle. Ce n'était pas celui d'un homme. Une jeune femme empêtrée dans des cordages flottait, le visage et le torse émergés. Pour tout vêtement, il ne lui restait qu'une jupe sombre, qui la couvrait jusqu'aux pieds.

La chaloupe se mit en position. Penché à la poupe autant qu'il le pouvait, maintenu par Hassan qui lui enserrait la taille, Stephan plongea les bras dans l'eau pour soulever la malheureuse. Il éprouva une résistance. Le cordage qui la retenait au mât passait sur sa taille et sous son épaule. Il suffit à Stephan de lever la main droite pour que son compagnon y dépose le manche d'une longue dague. Quand il trancha le lien qui avait évité au corps de sombrer, il crut voir le visage de la jeune femme réagir au contact du métal sur la peau de son épaule.

Hassan l'aida à se redresser et à embarquer le corps inerte.

— Elle est morte ? demandèrent plusieurs voix.

— Peut-être pas, répondit Stephan. Vivante ou morte, nous n'avons pas le droit de la voir dans cet état. Donne-moi ton manteau, Hassan.

Hassan posa sur elle l'espèce de cape qu'il portait au-dessus de ses vêtements orientaux. Quand il l'en enveloppa tant bien que mal, la naufragée battit des paupières et ses lèvres blêmes frémirent.

— Il est temps de rentrer à bord, et vite, dit Stephan. Elle est en train de mourir.

Les rameurs se remirent à leurs postes avec empressement. D'une façon générale, ils n'appréciaient pas la présence d'une femme sur un bateau. Mais pour cette fois, une vie était en jeu.

— Il n'y a plus que le bon Dieu pour la sauver, dit l'un d'eux.

Hassan allait protester. D'un regard, Stephan l'invita à se taire. Ces braves gens étaient des cœurs simples, tout naturellement superstitieux. Il n'était pas souhaitable de provoquer leur suspicion. En faisant l'éloge de la science et des progrès de la médecine, Hassan risquait de passer pour un adepte de la magie noire. Son costume et son teint surprenaient à eux seuls tous ceux qu'il rencontrait sans qu'il soit utile d'ajouter à leur perplexité.

— Puisque je l'ai vue le premier, c'est à moi de la prendre en charge, déclara Stephan pour mettre les choses au point. Si elle survit, je l'emmènerai chez moi et je m'occuperai de la faire rentrer chez elle.

Il y eut des murmures d'assentiment. Cette promesse déchargeait l'équipage de ses responsabilités, et la plupart des hommes, tous Normands, connaissaient de réputation le seigneur de Montaigu.

Quand la jeune femme eut été hissée à bord et allongée sur le pont, plusieurs marins se signèrent. Enveloppée dans la grande cape, on ne voyait d'elle que son visage blafard et ses cheveux blonds, trempés d'eau de mer et souillés par une quantité de petits débris. Ses lèvres étaient bleues, mais on aurait pu croire qu'elle voulait parler, et ses paupières battaient quelquefois. Elle vivait encore.

— C'est un miracle, murmura quelqu'un.

— Ou un mauvais coup du diable, suggéra un autre en se signant pour la seconde fois. Quand on passe ainsi une nuit en mer et qu'on bouge encore, il y a quelque chose de louche.

Il était temps que Stephan mette fin à ces supputations.

— Le mât brisé lui a maintenu la tête hors de l'eau,

dit Stephan en la soulevant sans effort pour l'emporter. Elle va rester dans ma cabine jusqu'au moment où nous toucherons terre.

Dans l'entrepont, il occupait la cabine la plus confortable. Il posa son léger fardeau sur la couchette et fit signe à Hassan, qui le suivait, d'entrer et de refermer la porte derrière lui.

— Tu vas m'aider. Nous allons passer un mauvais moment, mais il faut absolument que nous lui frottions toute la peau pour la réchauffer et la sécher. Quand ce sera fait, il n'y aura plus qu'à accumuler sur elle toutes les couvertures que nous pourrons trouver. Si elle respire encore en arrivant à Montaigu, Ali s'en occupera. Mais elle peut fort bien ne pas supporter le voyage.

— Les gens d'ici parleraient de Providence, dit Hassan en dépouillant la jeune femme de sa cape ainsi que de la jupe détrempée qui recouvrait ses jambes. Si nous sommes arrivés à temps, c'est qu'Allah l'a voulu. En la mettant sur notre chemin, il nous la confie. A partir d'aujourd'hui, sa vie est entre nos mains.

Ils poursuivirent leur tâche en silence. Une fois la peau de la jeune femme parfaitement sèche, elle se réchauffa sensiblement. Les frictions énergiques qu'elle venait de subir y étaient pour quelque chose, mais l'énergie vitale se manifestait aussi de la façon la plus encourageante. Aussitôt enveloppé d'une première couverture, le corps inerte fut recouvert de toutes celles qu'Hassan put rassembler.

— Va te reposer, dit Stephan. Je veille sur elle. Il ne nous reste plus qu'à espérer.

Resté seul, il pensa à la religion que professait son compagnon d'aventure, et aux croyances qui jadis avaient été les siennes. A présent, il n'avait plus foi qu'en la justice à rendre, et à exécuter. Contraint à vivre à la force des armes, il savait que, un jour, c'est par elles qu'il mourrait. Dans son univers particulier, ni la bonté ni la religion n'avaient leur place.

Son cœur n'en était pas pour autant chargé de haine. Il venait d'éviter la mort à cette jeune inconnue. Il ferait tout pour qu'elle survive et soit rendue à sa famille.

En revenant à lui, Harry vit d'abord le visage d'un matelot, qui semblait content de le voir rouvrir les yeux. Il gémit, parce que la douleur s'éveillait elle aussi, à la nuque surtout.

— Que m'est-il arrivé ? balbutia-t-il, le regard vide.

Celui qui le veillait évita d'entrer dans le détail de l'histoire.

— Vous avez pris un coup au moment où vous alliez sauter par-dessus bord la nuit dernière, monsieur. Vous vouliez la sauver, vous vous seriez noyé avec elle, pour sûr. Elle a dû couler à pic, parce qu'on n'a rien vu...

— Anne !

La mémoire lui revenait. Harry oublia sa migraine comme son cœur se déchirait.

— Ma sœur... elle a été emportée par une vague, et je n'ai rien pu faire pour la retenir. Quelle horreur ! Mon père, ma mère... ils vont me haïr. Je leur avais promis... Tout est de ma faute. J'aurais dû m'occuper d'elle, la forcer... Elle a voulu rester sur le pont pour admirer la tempête... Comme elle était belle, ses yeux brillaient, le vent lui fouettait le visage, elle riait... J'aurais dû l'emmener dans sa cabine... Tout est de ma faute... Que vais-je devenir ?

— Ne parlez pas trop, monsieur, vous allez vous fatiguer. Et puis ne vous tourmentez pas, c'est la faute à la fatalité, voilà ce qu'il faut se dire. Dans sa cabine, elle aurait aussi bien pu mourir, votre sœur, et vous avec, vu que nous avons failli sombrer. La coque n'arrivait pas à se redresser, à deux doigts du naufrage, qu'on était. Il n'y avait pas plus de danger sur le pont que dans les cabines, et puis ces deux lames de fond ont tout balayé. Sans elles, votre sœur n'aurait pas été emportée par-dessus bord.

Harry ne l'écoutait pas. Il se sentait anéanti, dévoré par les remords, réduit au désespoir en s'imaginant le corps de sa jeune sœur descendant dans les abîmes de la mer. Un marin en colère l'avait empêché de la suivre, il s'en souvenait maintenant. Comme il le regrettait ! Il aurait pu rejoindre Anne, et sinon la sauver, du moins l'accompagner dans la mort.

En l'invitant à venir en France avec lui, il avait commis une véritable folie. Il connaissait pourtant les dangers de la mer. Mais au cours des traversées qu'il avait faites, il ne s'était jamais trouvé en présence d'un phénomène aussi terrifiant. Le navire aurait pu sombrer, en effet. Et par une cruelle ironie du sort, lui-même, le coupable, avait eu la chance d'agripper un anneau de fer.

Pourquoi la malchance l'avait-elle laissé en vie ? Disparu dans les flots, il ne souffrirait plus les affres de ce deuil, le plus cruel que l'on puisse imaginer. Sa petite sœur, il l'avait aimée si tendrement !

Une bouffée de révolte l'envahit. Il l'aimait encore. Dès sa descente du bateau, il recruterait des agents qui mèneraient des enquêtes, de port en port et sur le rivage, tout au long de la côte. Si la mer rejetait le corps de la malheureuse, au moins pourrait-il annoncer à ses parents qu'elle avait reçu une sépulture décente.

Il ne leur annoncerait la catastrophe qu'une fois ses recherches achevées. Le malheur les frapperait toujours assez tôt.

D'autres préoccupations le tourmentaient. Son voyage avait un but précis, il aurait dû se passer dans la joie. Le comte et sa fille attendaient sa visite, son devoir l'appelait à Saint Sauveur. Il fallait qu'il s'y rende. Mais comment parler d'amour, comment rêver de bonheur, quand on a le cœur désespéré ? Tous ses projets d'avenir s'écroulaient. Il ne pourrait plus revoir ses parents, tous ceux qu'il chérissait, sans craindre qu'ils le maudissent. Il méritait leur haine.

Anne, perdue dans l'immensité de la mer, ne sourirait plus. Parviendrait-il à lui donner une sépulture ? Il le fallait. Ne fût-ce que pour accomplir cette mission, il devait vivre encore.

Anne Herries

LA MYSTÉRIEUSE NAUFRAGÉE

France et Angleterre, x^e siècle.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, Anne est bouleversée. Qui est ce séduisant inconnu penché à son chevet ? Que fait-elle dans ce château dont elle n'a aucun souvenir ? Autant de questions auxquelles, étrangement, elle est incapable de répondre. À croire l'inconnu — qui dit s'appeler Stephan de Montfort, elle aurait été repêchée par ses hommes après une terrible tempête... mais peut-elle vraiment faire confiance à ce regard aussi sombre que troublant ? Après tout, comme elle le découvre très vite, Stephan est un exilé, un seigneur banni qui vit selon ses propres règles. Un seigneur tout à fait capable de l'avoir, en fait, enlevée dans l'espoir d'obtenir une rançon...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN RÉÉDITÉ - 7,05 €
1^{er} février 2019



2019.02.39.6538.2
CANADA : 11,99 \$